

Studenten . . .

Les Moins de Vingt Ans

ORGANE DU

C. E. L.

3

POUR VOS EXCURSIONS

Un Auto - Car

Impeccable se loue chez

Math. LUX

Rue d'Anvers 24
LUXEMBOURG-GARE

Tél. 41-35

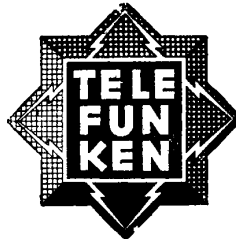
Excursions journalières.

KRAU - HARTMANN

succ. Nic. KRAU-MILMEISTER
LUXEMBOURG

Cols
ravates
hemises
ceintures
Gants

Radio Telefunken



pour tous renseignements
s'adresser à

SOLPÉE AEG

6, rue du Nord
LUXEMBOURG

Pour votre bicyclette

adressez-vous à la Maison de Confiance

Jos. Schmitz, rue du Curé, 28, Luxembourg

Représentant des marques Van Hauwaert,
Alcyon, Star, Fama et J S

Accessoires Atelier de réparations.

Photo-fall BERTOGNE

hat sonder Zweifel
die schönste Auswahl
in

PHOTO-
APPARATEN

A. BAUER-JUNIO
MARCHAND-TAILLEUR

EICH

SE RECOMMANDE AUX ÉTUDIANTS
POUR VÊTEMENTS DE SPORT
ET DE CÉRÉMONIE

MANUFACTURE DE TABACS

HEINTZ VAN LANDEWYCK

LUXEMBOURG



TABACS:

Social — Colombia — Ballon

Régalia — Impérial — Maryland — Ecôté

Varinas — Semois or — Semois argent

CIGARETTES:

L'AFRICAINNE

LOUIS D'OR

COCARDE



Maison fondée en 1847,
spécialisée dans la fabrication des Tabacs
et des cigarettes; ses produits sont appréciés
pour leur qualité toujours égale et
leur arôme parfait

Club des Étudiants Luxembourgeois

Studenten

Organe du C. E. L.

Février 1934

N° 3

Sommaire.

Edvard Munch

Hantise fatale

Einmal Schweiz ohne Rekorde

Ichsein. Menschsein. Leere?

Tanz, Takt, Rhythmus

Gobineau, Nietzsche, Hitler

Im Albaicin

Lektüre

Pons Asinorum

Das junge Deutschland im Film

Notes, chronique du club

Linos de Willy Faber.

Nous voilà au début de la deuxième année de notre activité. Le sommaire du présent numéro dément les pronostics décourageants de quelques critiques. Nous avons réussi à grouper autour de notre journal des collaborateurs qui se recrutent exclusivement dans les écoles moyennes. Vous pourrez constater que nous nous sommes efforcés d'améliorer l'extérieur de notre journal en y ajoutant des linos conçus et exécutés par un camarade.

Si notre mouvement trouve votre approbation, soutenez-nous en vous faisant soit membre actif, soit membre honoraire, ce qui donne droit à toutes nos publications.

LE COMITÉ.



Selbstbildnis aus dem Jahre 1895.

Edvard Munch.

Der Dezember machte ihn zum Siebzigjährigen.

Wir sahen damals sein Bild in Zeitungen. Wenn schon einer Siebzig hat, sind seine Züge ermattet, müde. Munch, trotz seiner Siebzig, ist jung.

Sein Bild zeigt ein scharf gezeichnetes, kantiges Gesicht, tief ernst wie das eines Bergarbeiters: hart hervorstechende Wangenknochen, pessimistischer, daseinsverneinender Zug um die Lippen, visierender, packender Blick.

Das Gesicht zeigt Munchs Verhältnis zum Leben und zur Kunst. Auch diese Haltung ist jung.

Er soll bei Oslo in einem alten Hause wohnen, allein. In grossen Hallen hängen dort an riesenflächigen Wänden seine Werke; dort malt er auch. Im Winter schneit es hinein, denn die Hallen sind dachlos. Selten sieht er Menschen, begehrt auch weder Theorien noch Kunstgespräche anderer zu hören. Er lebt abgewendet von Genossenschaften und den Bierhallen der Spiessbür-

ger. Im Winter soll er eingeschneit sein, abgeschnitten vom Betriebe draussen.

Trotzdem ist seine Anerkennung allgemein. Er stammt aus Løten und studierte in Oslo. Paris hat ihn zweimal gesehen; er besah sich dort die Impressionistenwerke. Dann war er lange in Deutschland. Dort bildete er sich selbständig weiter.

Durch seine Werke kam 1892 Meinungsverschiedenheit und Spaltung in einen Berliner Künstlerverein. Denn seine Werke waren zu neu, zu jung.

Er hatte nein gesagt zu allen Theorien und Schulen. Und so fand er seine Bildform: Er verachtet die subtilen Flecken der Impressionisten, liebt grosse, vereinfachte Farbflächen. Die Konturen beschreiben den Vorgang auf dem Bilde, bezwingend eindringlich, unabhängig von der Natur.

Er schafft wie er will, «aus dem Kopf»; am liebsten Gefühle, Ideen. Die Farben werden Symbole für neue Probleme, die noch nie so gemalt wurden: «Wie die Geschlechter sich suchen, wie sie sich finden, wie sie zusammenleben, wie sie getrennt werden.»

Oder seine Leinwand zeigt tote Mütter, sterbende Mädchen, Kinder, die erblich belastet sind. — Munch liebt Ibsen; er liebt auch Strindberg, denn das Weib ist ihm eine zersetzende, giftige Kraft. —

Jung ist auch seine Darstellung der Instinkte in Kuss-, Verfolgungs-, Mordszenen.

Somit ist Munch ein «Führer zu neuen Wegen» und dadurch für uns Junge von höchster Aktualität.

W. FABER.

Hantise fatale.

Le 15 février.

Tu me demandes de te révéler la cause de mon mal. Eh bien, voici.

Il y a de cela trois ans. En furetant dans la bibliothèque paternelle, les Caractères de La Bruyère me tombèrent sous la main. J'ouvris le livre, et à la première page une phrase me frappa, cette phrase qui devait être si néfaste pour moi: «Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent.» Je ne saisis pas du coup toute la portée de cette assertion. Mais elle m'obsédait, me poursuivait, j'en rêvais. Je l'amplifiais: «Si tout est dit, tout est fait également... Et tu n'es qu'un imitateur, bien médiocre encore».

Cette idée s'est infiltrée si profondément en moi qu'elle est comme une partie intégrante de mon être moral. A tout acte de ma vie, elle se dresse, comme un reflexe, hideuse, repoussante:

«Ce que tu fais, des milliers l'ont fait avant toi et le feront après toi».

Je travaillais, je me jetais dans les plaisirs, je cherchais une consolation dans la religion et dans la philosophie. Dans toutes les entreprises, la hantise fatale me poursuivait. Même en t'écrivant je souffre, je me débats. Il me faudrait des lettres spéciales, une langue bien à moi que personne, tu entends personne, ne comprendrait. Je voudrais vivre en dehors du monde, à l'opposé des hommes. Et même pas cela, car d'autres l'ont voulu avant moi. Bref, je voudrais vivre autrement. Je ne trouve pas de mots propres à traduire mes aspirations....

Le 7 mars.

Je souffre horriblement. Et cette souffrance, je la déteste, je la hais, parce qu'elle est si ancienne et si vulgaire.

Hier, en ouvrant la Bible au hasard, je tombai sur ces paroles de l'Écclésiaste, chapitre IX: «Ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout ce qui se passe sous le soleil, c'est que tout arrive de même à tous.»

Je demeurai stupéfait après avoir lu ces paroles: au fond, je n'avais pas cru qu'un sentiment pareil, mon sentiment en somme, existât déjà dans la Bible.

Le 28 mars.

...Quand j'étais petit, je rêvais d'être un jour un grand musicien. Et aujourd'hui. Que pourrais-je dire au monde? Répéter ce qui a été dit et redit mille fois. Car qu'est-ce qu'ils ont bien fait ces hommes: sculpteurs, peintres, écrivains, musiciens, que nous vénérons? Ils traduisent en marbre, en couleurs, en mots, en notes ce que tout homme, je dis tout homme, ressent à un degré plus ou moins élevé. C'est peut-être sacrilège ce que je soutiens là, mais je n'y puis rien.

Le 13 mai.

Depuis que j'avais fait la connaissance d'Annette je croyais que j'allais mieux. Quand j'étais abîmé dans mes sombres réflexions, elle cherchait à me distraire et ne cessait avant d'avoir amené un sourire sur mon visage.

Et maintenant... Mais lis plutôt et juge toi-même. Hier je m'étais promené avec Annette. En nous quittant, je voulus l'embrasser. Tout-à-coup j'entendis une voix hideuse ricaner en moi: «Prends-la, prends-la donc! Fais ce que font les hommes depuis qu'ils existent». Terrifié je reculai, puis je m'enfuis sans plus regarder mon amie.

Le 15 mai.

C'est fini, irrévocablement. Je ne veux, je ne peux plus supporter cette vie infernale. Encore quelques heures, et... «Mais se

tuer, des milliers d'hommes l'on fait avant toi.» Non, je ne veux plus penser à ces choses, je veux....

Je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchants les plus funestes; car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre; d'avoir son être en horreur et de tenir à son être; enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le coeur. (Voltaire.) — er —

Einmal Schweiz ohne Rekorde.



Mit heissen Wangen und schneeigem Skianzug gleite ich auf meinen Brettern in das bunte Holzdorf. Zwischen den anmutigen Häusern mit ihren verschnörkelten Bibelsprüchen liegen breitschultrig die massiven Hotels, aus denen gedämpfte Jazztakte pulsen. Aber heute vermögen sie kein Prickeln meiner Nerven auszulösen. Nach einer solch stiebenden Fahrt durch die verschneite Alp, durch den kristallklaren Aether fühle ich mich im Tiefsten naturgebunden. Diese Menschenmeute, deren natürlicher Rythmus der Tanz ist, die im Glangz geniessen und Licht-erblinden der schwülen «Halls» hinter Abenteuern und pulsierendem Leben einherrennt, passt nicht in meine freie Bergesstimmung.

Vor der Dorfschenke «Zum Bären» lege ich meine Bretter ab. Auch die Stöcke lasse ich draussen. In dieser Atmosphäre halten sich keine Diebe auf. Höchstens feine Hotelratten. Doch vor denen bange ich nicht: *Omnia mea mecum porto!*

Die niedrige Bärenstube ist grau vor Qualm. Die rötlichen, gutmütig verschlossenen Gesichter der Alpbauern «luegen» gemach auf ihre vollen Humpen. Mein alter Freund, der Hotelbesitzer, setzt sich zu mir an den klobigen Holztisch. Ihm steckt der Bauer noch in den Knochen, doch hat der Verkehr mit den feinen Touristen die Kanten seines Charakters merklich abgeschliffen. «Sie haben Glück, junger Mann», sagt er in einem ganz anständigen Platt, «heute kann ich Ihnen wieder einen

Typus aus den Bergen zeigen, den Bergvogt. Er wird sicher «zum Bären» kommen nach der Versammlung im evangelischen Bruderhause!»

Schon der Name «Bergvogt» fesselte mich. Und da liess ich mir des längeren und breiteren erklären, welche Bewandnis es mit diesem Bergvogt habe. Ein Berater und Richter ist er der Gemeinde. Doch seine Macht hält er nicht aus offiziellen Händen, nein, seine Gewalt ist das Vertrauen und die Verehrung seiner Alpbauern. Er schlichtet alle Streitigkeiten, ja er kann sogar einen widerspenstigen Bauern aus der Gemeinde ausschliessen, ihn enteignen. Aber das soll die Seltenheit sein. Bitternisse vermeidet man dem Nachbarn, für die sorgt schon eine harte Natur. So erklärt sich auch dieses Zueinanderstehen der Äpler. Jede Hütte hat ihre angestammten Kuhrechte. Wer zehn Kuhrechte hat, darf zehn Kühe auf der Alm grasen lassen. Jedoch der Weideplatz beschränkt sich nicht auf die nächste Umgebung der Hütte, noch ist er wie bei uns mit Stacheldraht umgeben, nein, Grund und Boden der Gemeinde gehört der Allgemeinheit. Wer in dieser Beziehung Schwierigkeiten machen will, wird vom Bergvogt zur Vernunft gebracht.

Wenn der Bauer seine Hütte ausbessern will, holt er sein Gutachten. Findet der Vogt, dass eine Ausbesserung vonnöten ist, so stellt er dem Bedürftigen einige schlanke Tannen des Gemeindewaldes zur Verfügung, womit dieser Haus und Hof ausputzen kann....

Der Bergvogt kam an diesem Abend nicht zum Bären. Im Grunde war ich froh darüber. Es ist das alte Lied. Ich kann keine Erfüllungen ertragen, dafür bin ich nicht geschaffen, scheint mir.

Aber für mich war er doch dagewesen. Wenigstens war durch diese Erzählung die gesunde Atmosphäre der Berge durch meine Seele gegangen. Ich ging ganz auf in jener eigenartigen Stimmung, die Schillers «Wilhelm Tell» stets bei mir auslöst. Nach all der Misswirtschaft unserer Tage überkam es mich wohlthuend, von solch starken, erdverwurzelten Menschen zu hören. — —

Ich glitt schon wieder über die Koppn. Die Kälte sprang mir in den Nacken. Glitzernd lag der unberührte Schnee. Körperlich und seelisch erfrischt fuhr ich in die Nacht.

G. K.

Nous réservons

une agréable surprise à nos membres. La brasserie «Mousel» a eu l'obligeance de nous permettre la visite de ses établissements, samedi le 3 mars à 4 heures. Pour joindre l'utile à l'agréable la visite sera suivie d'un «Kommers» en règle.

Ichsein! Menschsein! Leere?

Wohl dir, der du Glauben hast wie ich,
Denn alles Geliebte sprüht Kraft;
Die Jugend welkt, wenn sie nicht liebt!
Ich denk dabei an Wahrheit nur,
Fliehe vor dem Traum, der Jugend presst
Und Alter beben macht.
Das Wunder ist es manchmal nur
Was ich mir träumte.
Denn das Erröten, wenn man Lüge spricht,
Ist längst verstorben, weil
Wahre Freundschaft schwand.
Und sag ich's anders, und werfe mich,
Mensch in Menschenarme,
Dann glaube ich, dass Geist verseucht,
Und die Vernunft erstickt vor
Teufelei, die irgend wer geschaffen.
Drum schreib ich so, es ist zu prickelnd
Andere zu stechen, tief, dass sie
Sterbend wanken, sie taten's auch!
Ein leicht empfindsam Herz trägt
Doppelt Schmerzen; gepaart mit Geist
Sinnt es Gerechtigkeit.
Doch sie von Menschen gach erdacht —
Ist Rache.
Wohl denen dann, die lachten,
Sie, denen nun verzerrt die eigne Fratze
Ins Auge geistert, höhnt und johlt.
Sie sehen nie ihr Spiegelbild, weil
Sie den eignen Kampf, das eigne
Teufelssinnen nicht verstanden,
Nachdem sie rührig Schmerz
Geschaffen.

Es ist Gemüt der Jugend das so
 Sprechen kann, denn oft, wenn
 Mir zu dunkel war der Menschheit
 Raubtierhaft Geschick,
 Versuchte ich mit Beben Knoten
 Zu lösen und schlang nur neue,
 Stürzte,
 Stand,
 Und wanke jetzt.

R. S.



(Nach einem Scherenschnitt)

Tanz, Takt, Rhythmus. Moderne Tänze.

Tanz ist Kunst.

Kunst entspringt einem Überdruck seelischen Empfindens. Aus dem gleichen Untergrund aufsteigend, unterscheiden sich noch keine Kunst. Sie wird es erst, nachdem sie durchs Bewusst- die verschiedenen Künste nur durch ihre Ausdrucksmittel.

Nun ist triebhafte Äusserung einer innern Spannung freilich sein gegangen und auf diese Weise ihre besondere Gesetzmäßigkeit erkannt hat. Wenn also das Kind, der Wilde oder gar

bisweilen der zivilisierte Erwachsene unwillkürlich tanzt, so ist das noch keine Kunst, wie überhaupt nur ein ganz geringer Bruchteil allen Tanzens als Kunst gewertet werden darf. Doch gleicherweise darf auch der Tanz in seiner Hochform seinen Ursprung aus dem Triebhaften nicht verleugnen, sonst wird er zum kalten Formenspiel, denn

«Tanz ist Ausdruck eines seelischen Inhalts durch rhythmische Bewegung des Körpers.»

Zum Tanz gehört durchaus nicht auch Musik, wie auch zum Rhythmus nicht der Takt gehört. Rhythmus und Takt sind vielmehr von Grund aus verschieden.

Rhythmus ist eine ans organische Leben und an seinen Ablauf gebundene Bewegung, die beständig ihr Zeitmass wechselt und es spontan nach den jeweiligen Erregzuständen reguliert (rhythmisch ist z. B. das Schlagen des Pulses).

Der Takt hingegen ist der Zweckbewegung der Arbeit entsprungen und wird mithin je nach dem praktischen Bedarf vom Gehirn aus geregelt. (Im Takt marschieren die Soldaten.) Der Takt ist frei gewollt, während der Rhythmus hingegen gefühlsmässig bedingt ist.

Tanz aber ist reiner Rhythmus und selbst da, wo er sich mit der Musik verbindet, sucht er, auch innerhalb des streng gebundenen Taktes sein rhythmisches Gesetz zu behaupten.

Da Tanz eine Form der Kunst ist, ergibt sich, dass er auch nur nach ästhetischen Gesetzen beurteilt werden kann. Je stärker der seelische Inhalt, je reicher und sicherer die Gestaltung umso vollkommener und überzeugender wirkt der Tanz. Während bei der Zweckbewegung (Arbeit, Sport) eine letzte, beste, objektive Form (Taylorsystem) besteht, ist die Ausdrucksbewegung (Tanz) desto vollendeter, je persönlicher sie ist, je mehr sie von einem Menschen aussagt.

Zu Trieb, Entfesselung und Rhythmus, welche den Tanz schaffen, tritt Wille, Spannung und Takt, welche ihn zur Kunst adeln. Überwiegt bei der Synthese dieser beiden Dreihheiten die letztere, so erstarrt der Tanz.

*
*
*

So geschah es beispielsweise im 19. Jahrhundert. Der Gesellschaftstanz war im Laufe der Jahre gänzlich versandet; es gab zwar eine Unmenge modischer Kombinationen, aber eine entscheidend neue Form trat nicht vor. Man begnügte sich mit den alten, verschnörkelten Figurentänzen, die immer ärmer und steifer wurden. Mit wenigen (den ewigen) Ausnahmen war der innere Rhythmus erlahmt.

Da Europas Erfindungsgabe erschöpft schien, kam die Erneuerung aus der Neuen Welt. Eine vierfache Welle erlöste unsern Tanz aus seinem starren Rahmen.

Die erste Phase brachte die angelsächsischen Tänze: One-

Step, Two-Step und Boston. Wenn die Steps dem alten Galopp ähneln, so sind die Schritte doch reicher, energischer und taktmässig stärker akzentuiert. Im Boston dagegen kam zum erstenmal der innere Rhythmus zum Ausdruck, da er als eine aufgelöste Walzerform Tanz- und Gehschritte, also Schritte verschiedenen Charakters, rein gefühlsmässig verbindet.

Eine weit stärkere Entbindung und Entfaltung der innern Spannung brachten die latein-amerikanischen Tänze der zweiten Periode: der brasilianische Matchiche und der argentinische Tango. Der Matchiche ist überlebt, doch der Tango, als der wertvollere, wird sich halten. Ursprünglich wild und schmachtend in seiner Musik, war er, besonders durch deutsche Schlagerkomponisten, in ein allzu nacktes und flaches Schema gedrängt worden, hat sich jedoch glücklicherweise in letzter Zeit durch direkte Einfuhr aus Argentinien erholt. Die reiche Rhythmik dieser Melodien mit der ganz unregelmässig und vielfach synkopisch gebundenen Bassbegleitung, gibt einem feinfühligem Tänzer die schönste Gelegenheit zum freien, innerlich rhythmisiertem Tanze.

Der leise Einschlag farbigen Blutes, der sich in diesen beiden südamerikanischen Tänzen bemerkbar macht, tritt unverhüllt in den Tänzen der dritten Welle hervor, die von der Negerbevölkerung Nordamerikas ausgeht. Sie bringt uns Foxtrott, Shimmy, Charleston, Blues und Black Bottom. Der Foxtrott, der sich allein behauptete, ist zum beliebten Massentanz geworden. Im Grunde nur ein einfacher Doppelschritt, erfordert er doch beim guten Tänzer oft eine unvermutet auftretende rhythmische Veränderung. Es ist ein zwangloser Tanz, der sich zu den bizarrsten Formen ausbauen lässt.

Die vierte Befruchtung unseres Tanzes geschah wieder durch latein-amerikanisches Blut: der feurig wilde Rumba, der von Rinderhirten jenseits der Antillen stammt. Selbst in seiner gebändigsten und zahmsten Form vermag er es nicht, seine sinnliche Farbe ganz abzustreifen. Er ist deshalb noch vielfach bei uns verpönt und man zweifelt an seinem Aufkommen. Doch selbst in diesem Falle wird er es nicht verfehlen, einen starken Einschlag in die Gestaltung des modernen Fox und Slowfox abzugeben. Denn gerade der Rumba reizt, wie kaum ein anderer Tanz, durch seine stark betonten Synkopen zur körperlichen Entfaltung in rhythmischer Bewegung.

Die ganze Tendenz des modernen Tanzes geht darauf aus, die starren Formen zu sprengen und den Körper wieder frei zu machen. Es ist dies weder Zufall noch Verworfenheit, sondern eine unerbittliche Notwendigkeit. Denn der Tanz war vollkommen auf dem toten Punkt angelangt und dies in einer Zeit, wo sich der Drang nach Bewegungsfreiheit wie noch nie bemerkbar machte.

...nn...



GOBINEAU NIETZSCHE HITLER

Voilà trois noms qu'aujourd'hui on prononce souvent d'un seul trait sans se rendre compte des similitudes et des différences qui existent entre ces trois hommes.

Gobineau, dans son «Essai sur l'inégalité des races humaines», soutient que, des trois familles issues des fils de Noë seuls les Aryens sont nobles. C'est la race supérieure, la royale famille, qui a engendré tout ce qu'il y a de grand, de fécond sur terre en fait de création humaine. — Bien différent est

le descendant des anciens Sémites. Encore blanc à la vérité, il a pourtant le teint moins clair, il est plus chétif que l'Aryen. Il s'humilie, il se prosterne devant son Dieu et devant ses rois.

Malheureusement les Aryens, dans le cours des siècles, se sont unis aux Sémites. Ce contact a vicié leur sang — ils ont dégénéré. D'un tel mélange sont sortis tous les maux qui devaient perdre Ninive, Tyr, et plus tard Athènes, Carthage et Rome.

Avec l'invasion des Germains au 5^e siècle, c'est le beau sang de la race aryenne qui se déverse comme un fleuve régénérateur sur les nations sémitisées. L'élément germanique a rajeuni et transformé la civilisation romaine pourrie. Mais ces nouvelles nations ne pouvaient éviter l'absorption lente et la décomposition progressive au sein des peuples hellénisés et romanisés

«Si l'Allemand moderne a emprunté au latin l'expression *s ch r e i b e n*, écrire, c'est que les Allemands ne sont pas d'essence germanique.» (Gobineau, Essai sur les races.)

Pourtant Hitler prétend que la race allemande est de pur sang aryen. Pour la conserver telle, il veut éliminer toutes les autres races et surtout les Juifs. Mais les sauvages programmes hitlériens résultent plutôt de motifs vils et inavouables. Grâce à leur intelligence et leur énergie, les Juifs ont su conquérir dans la vie économique et intellectuelle une place qui leur attire l'en-

vie de tous les nationaux-socialistes. Pour justifier son attitude Hitler s'en rapporte à Gobineau, qui pourtant estimait les Juifs pour leur volonté à maintenir la pureté de la race sans leur reconnaître l'aptitude créatrice de groupements sociaux.

Nietzsche qu'on rattache si souvent à ces deux hommes est d'un avis contraire: «Sobald es sich um die Erzeugung einer möglichst kräftigen, europäischen Mischrasse handelt, ist der Jude als Ingredienz ebenso brauchbar und erwünscht als irgend ein anderer nationaler Rest».

* * *

Fils de roi, surhomme, voilà les titres que réclame Hitler.

«Je suis fils de roi, dit Gobineau, cela ne signifie pas, mon père est roi, mais, je suis d'un tempérament hardi et généreux. L'indépendance de mon esprit, la liberté la plus absolue dans mes opinions sont des privilèges inébranlables de ma noble origine». Nietzsche semble s'être inspiré de Gobineau quand il dit: «Der Übermensch ist der starke, neue Werte schaffende Mensch, der den Willen zur Macht hat. Er wird Gott ersetzen, ihm ist zu gehorchen, weil ihm unbedingt zu vertrauen ist.»

Hitler, dans son orgueil, se considère comme l'être réalisant toutes ces exigences. Il veut unir l'Allemagne sous sa volonté toute puissante et imposer ses idées au peuple. Il voudrait tracer leur cours aux fleuves, indiquer leur direction aux vents, bref dominer les éléments et les hommes. Mais il est plutôt l'homme de la masse que Nietzsche définit ainsi: «Er sei gewalttätig, neidisch, intrigant, schmeichlerisch, aufgeblasen. Nur scheine er eine mächtige, ja unbezwingliche Willenskraft zu haben; den starken Willen bewundert jedermann, weil niemand ihn hat.»

* * *

Gobineau prétend être catholique. Mais il ne suit nullement ce précepte essentiel de Dieu: «Aimez-vous les uns les autres sans distinction de race ni de sang!» Son Dieu, c'est le Dieu des nobles Aryens, Dieu dont chacun d'eux se sent une parcelle. Il admire profondément Odin, Thor et Frey. Presque autant que Nietzsche, le sublime païen, il réprouve les thèmes chrétiens du Parsifal de Wagner. Hitler reprend les idées païennes de Gobineau. Il a une aversion profonde pour le christianisme, religion démocratique, égalitaire, digne des nations latines, mais indigne des nations modernes en qui survivent quelques étincelles de la noble flamme aryenne. Il voudrait le remplacer par le culte des anciens dieux qui est la plus pure expression de l'âme germanique.

Cet aperçu, bien rudimentaire, il est vrai, montre l'abîme qui sépare les trois hommes. Gobineau et Nietzsche n'ont fait qu'établir une théorie que Hitler tend à mettre en pratique. Ainsi il s'oppose nettement à Gobineau qui affirme qu'il ne lui «appartient pas de quitter les régions élevées et pures de la discussion scientifique pour descendre sur le terrain de la polémique contemporaine.»

L. B.

Im Albaicin.

Erinnerung an Granada.

Um die Mittagsstunden sind die Strassen von Granada wie ausgestorben. Der Kontrast zwischen dem lastend blauen Himmel, den grell beschienenen Mauerflächen und den schwarzen Schatten ermüdet auf die Dauer die Augen. Wir atmen auf, als sich endlich unser Führer einstellt, der sich diesmal gegen alle Erwartung nicht verspätet hat; der behende, dunkle Bursche sieht sehr verändert aus; heute morgen, als er uns durch die herrliche Alhambra leitete, schritt er noch in weichen Pantoffeln einher; an den funkelnagelneuen Schuhen kann man nun sehen, wie sehr ihm der Führerlohn gelegen kam; und rasiert hat er sich inzwischen auch noch.

Ein Auto bringt uns zum Albaicin. Ich habe glücklicherweise einen Sitz neben dem Führer erhascht, der mit lebhaften Ausdrücken und Gebärden die nötigen Erklärungen gibt: der Albaicin ist ein ziemlich abgelegenes, ausschliesslich von Zigeunern bewohntes Stadtviertel, das den Touristen als eine Hauptsehenswürdigkeit Granadas angepriesen wird; die Zigeuner, die angeblich aus Ägypten stammen (deshalb Gitanos genannt), haben sich hier ansässig gemacht. ihre Eigenart und ihr Zusammenleben aber stets zu erhalten gewusst.

Wir sind froh, endlich aussteigen zu können, obschon wir gleich einen steilen, mit Steinen besäten Weg hinaufklettern müssen. Plötzlich höre ich hinter mir die Hufschläge eines im Schritt trabenden Pferdes. Es ist ein Reitersoldat, mit kurzem Säbel und Revolver bewaffnet, der uns jetzt in knapper Entfernung folgt; bald taucht ein anderer Soldat auf, zu Fuss, der sich wortlos an die Spitze unseres Zuges begibt. Diese Eskorte wird allen Besuchern des Albaicin von der Stadt zur Verfügung gestellt, um sie eventuell vor Belästigungen der braunen Bewohner zu schützen.

Da taucht die erste Zigeunerin auf: ein zartgebautes, rassiges Zigeunermädchen mit dunkeln, blitzenden Augen. Da unsere Ankunft vorhergemeldet worden ist, hat sie ihre Festtracht angelegt, ein buntfarbiges Gewand, in dem Rot vorherrscht. Gelassen schreitet sie an uns vorüber und erwidert die musternden, bewundernden Blicke mit verführerischem Lächeln. Als aber einer seinen Fotoapparat auf sie richtet: versteckt sie ihr Gesicht und ruft: «No, no señorito, una peseta!» Das Verlangte wird ihr gereicht, und sie nimmt eine statuenähnliche Positur ein, um sich knipsen zu lassen. Schade, so trägt unser Freund nur eine bessere Ansichtskarte davon, und wir müssen über die kleine Ernüchterung lachen. Es ist nun einmal so. Will man in solch ein romantisches Viertel eindringen, so werden die Bewohner



Alhambra und Albaicin.

schon ein paar Tage vorher benachrichtigt, ziehen ihre Festkleider an und lassen sich für eine Pesete fotografieren.

Wir gelangen zu den ersten Höhlenwohnungen: tiefe, dunkle Gänge, in deren Innern meist ein rötliches Licht hin und her flackert. In eine derselben, an der unser Führer Halt macht, treten wir ein; etwas zögernd zuerst, indem immer einer dem andern den Vortritt gewährt. Aber bald verlieren wir das Gefühl, unerbetene Eindringlinge zu sein; auch hier ist, wie wir sehen, alles auf Fremdenverkehr eingestellt. Der lange, aber sehr schmale Raum füllt sich im Handumdrehen mit Stühlen, die von den flinken Zigeunerinnen aus anstossenden Zimmern herbeigeschleppt werden. Dabei fällt einem die Geräumigkeit dieser Felsenhöhlen auf; sie bestehen meistens aus Küche, Wohnraum und Schlafzimmer. Die Küche, in der wir uns befinden, ist mit wunderbaren, alten Kupfergefäßen ausgestattet.

Ein paar braune Zigeunergesellen nehmen die Gitarre unter den Arm und die Gitanas beginnen zu tanzen. Zwei glutäugige Mädchen wirbeln in dem engen Platze herum. Die andern Zigeunerinnen klatschen im Takt aus Leibeskräften in die Hände und feuern die tanzenden Mädchen durch gellende Zurufe an, die wie Schmährufe klingen. Der Raum scheint plötzlich enger zu werden, die verhaltene Glut dieser leidenschaftlichen, aus dem Orient stammenden Menschen übt ihre Wirkung auf die nächsternen Zuschauer aus. Der entsetzliche Tumult bringt alle aus der Fassung; die meisten werden nervös, der kritische, blasierte Zug verschwindet aus den Gesichtern und endlich geben sie sich mehr und mehr dem berausenden Schauspiel hin.

Die eine Tänzerin, ein wunderbares Weib in rot und blau-farbener Tracht, führt gerade vor mir einen taktmässigen Tremolo aus, wobei ihre Füße mit unglaublicher Gewandheit über den Boden hüpfen. Jemand berührt in diesem Augenblick meine Schulter und ruft: «Das ist die Tochter des Capitáno!» Das schöne Mädchen lächelt und wirft dann den Kopf zurück, dass die braunen Locken nur so fliegen; vielleicht, weil sie die Worte verstanden hat, oder nur, weil ich sie so bewundernd anstarre.

Erschöpft halten die Tänzerinnen inne. Der Busen wogt von allem Wirbel und eine tiefe Glut färbt die reizenden Gesichter. Kaum ist das Beifallklatschen an den Höhlenwänden verrauscht, da treten schon zwei andere Tänzerinnen auf und führen nach einer kurzen, dankenden Verbeugung den überaus beliebten Mosquitatanz vor.

Als wir endlich aufbrechen, schlägt uns am Eingang der Höhle die Sonnenhitze in die noch glühenden Gesichter. Verdutzt bleiben wir stehen, da uns eine Menge Zigeunermädchen, auch Tänzerinnen, die wir noch in der Höhle drinnen wännen schon hier erwarten. Sie drängen sich behende zwischen uns und mit ohrenzerreissendem Geschnatter geht nun die Bettlei

los. «Senorito, señorito, una peseta para la nina!» Tatsächlich haben sie alle nur vorhandenen Zigeunerbabies aufgetrieben, um rührender zu wirken.

Auch die stolze Kapitanstochter schlängelt sich unter den bettelnden, kreischenden Weibern herum; ja, sie treibt es sogar am tollsten und wird so aufdringlich, dass der Reitersoldat energisch einschreiten muss. Gegen den Spanier aber trumft sie auf. Sie schaut ihn einen Augenblick lang finster an, wirft dann den Kopf in den Nacken, wie vorher beim Tanzen, und wendet ihm voll Verachtung den Rücken.

M. Dornseiffer.

Nous attirons l'attention

de nos lecteurs sur un concours intéressant que vient d'ouvrir l'hebdomadaire «1934»: Pour que la jeunesse française se fasse entendre. Il n'est pas question d'y prendre part, le concours étant réservé aux jeunes Français, mais de suivre attentivement la publication des réponses primées. Ce qui distingue ce concours des enquêtes similaires (et ce qui nous semble une heureuse initiative), c'est qu'on veut écarter résolument les «morceaux d'éloquence, les manifestes, les exposés idéologiques» et recueillir simplement des «témoignages».

Voici quelques-uns des sujets que «1934» recommande d'envisager:

Dans l'activité d'un jeune homme d'aujourd'hui, consacrée en grande partie au travail que lui imposent les difficultés matérielles, quelle est la place que peuvent encore tenir le loisir de l'esprit, l'activité sociale, le sentiment, le sport, ces éléments d'une véritable vie humaine?

Vous sentez-vous solidaire de vos camarades, de vos aînés, ou au contraire abordez-vous le problème de la vie dans un état d'esprit purement individualiste?

Pouvez-vous définir, s'il existe, l'esprit qui est particulier à votre école? —

A ceux qui brûlent de répondre aux questions indiquées, nous rappelons que notre journal constitue une espèce d'Enquête Permanente et que le prochain numéro, dont le programme est exposé plus loin, portera la devise: Que la jeunesse luxembourgeoise se fasse entendre!



Lektüre.

Für die meisten Menschen bedeutet Lesen eine verschämte Art, die Zeit totzuschlagen. Für uns Studenten kann und darf das nicht der Fall sein. Denn die Gewohnheit, die üble Gewohnheit, mit Gedrucktem achtlos und leichtfertig umzugehen, vermindert die Spannkraft des Geistes und stellt sich einer systematischen Schulung des Denkens geradezu als Hindernis entgegen.

Ein jeder wird wohl am besten selbst herausfinden, welche Bücher für seinen Geist die passende Nahrung bedeuten -- die Auswahl wird für jeden eine andere sein, aber alle müssen den Weg der Liebe gehen, nicht den der Pflicht.

Lies täglich ein paar Zeilen aus Goethe, oder ein paar Shakespearezitate, wenn sie auf dich jene magische Wirkung ausüben wie auf so viele Menschen: lies Zeitschriften, wenn sie dich zum eigenen Denken anregen, das heisst, wenn sie in deinem Geiste Vorstellungen erzeugen, die selbständig weiterspinnen! Du musst in dieser Auswahl dein eigener Führer sein, denn niemand kann deine Gedanken erraten und dir sagen, was deinem Denken Regen oder Sonnenschein bedeutet.

Man kann ein Buch vergleichen mit einer Landschaft, einem Bewusstseinszustand, der mit dem Betrachter wechselt. Irgend eine Broschüre, ein Zeitungsausschnitt, ein Artikel aus dem Konversationslexikon, ein zufällig gehörtes Wort aus einer Unterhaltung mag zum Denken Anregung geben.

So weiss man von Kant, dass er bei der Lektüre von Reisebeschreibungen, die er allen andern Büchern vorzog, die Inspiration zu philosophischen Gedanken empfing. Es ist auch bekannt, dass viele Dichter gerne Lexika lesen.

Das einzige Auswahlprinzip lautet: Lies keine guten Bücher -- dazu ist das Leben zu kurz -- lies nur die besten; und: lies nur, was dir ganz grosse Freude bereitet.

Offizielle Klassenlektüre, Prüfungsaufsätze und die pedantischen Kommentare der Schulaufgaben tragen im Wesentlichen dazu bei, uns mehr oder weniger von den Meisterwerken der Weltliteratur zu entfernen. Sobald ein solches Werk nicht mehr mit der Schule in Verbindung gebracht wird, erlangt es sofort seine ursprüngliche Wertung und Frische zurück. Stark und ursprünglich ist die Wirkung klassischer Werke, wenn ihr Zauber nicht durch diejenigen, deren Aufgabe es wäre, sie anregend zu erläutern, abgetötet wird, und vor allem, wenn sie nicht in den Wettkampf mit seichter Unterhaltungslektüre treten müssen.

Lege dir eine Liste jener Werke an, die stets eine Anziehungskraft auf dich ausüben und die dir stets ungemischte Freude be-

reiten. Jene zwanzig oder dreissig Bände werden deine Bibliothek sein, deine Quelle des Denkens, deine Freude, und wenn du siehst, wie dich die Menschen um ihren Besitz beneiden — dein Stolz.

Sollst du nun aber zeitgenössische Literatur vernachlässigen? Durchaus nicht. Du passest doch, oder willst es wenigstens, in deine Zeit hinein; so musst du dich auch mit ihren Problemen auseinandersetzen und moderne Schriftsteller lesen. Doch ist hier die Auswahl unendlich schwieriger. Man ertrinkt ja förmlich in der Masse der Neuerscheinungen. Der geräuschvolle Wirbel, der um neue Bücher entsteht und dem das naive Publikum hilflos verfällt, ist nur künstlich erzeugte Verlegermache. Es kann dir niemand Gleichgültigkeit gegenüber den Zeitgenossen vorwerfen, nur weil du solche Bücher ungelesen lässtest. Halte dich im Gegenteil an Werke, die vor ein paar Jahren erschienen sind und die trotzdem noch viel besprochen und verkauft werden.

Dies bezieht sich auf schöne Literatur. Vergessen wir aber nicht die andern Gebiete, die unser Denken zu befruchten vermögen: Philosophie, Naturwissenschaften, zeitgenössische Geschichte, Gesellschaftswissenschaften usw. Pflegen wir diese Gebiete, denn nichts wird uns später mehr reuen als eine zu einseitige Bildung; gerade in der heutigen Zeit übermässiger Spezialisierung ist das von ungeheurem Werte.

Die Philosophie, die Geschichte, die Naturwissenschaften haben auch ihre Klassiker, die man kennen muss; es ist aber gerade auf diesen Gebieten unbedingt geboten, sich nur die modernsten Werke zu verschaffen. Die Geschichte der Vergangenheit interessiert uns insofern, als sie uns hilft, die Ereignisse der Gegenwart zu deuten. Die heutige Politik und Wirtschaft, die Charaktere und Ideen der Führer unserer Zeit, das alles sind Dinge, über die wir uns auf dem Laufenden halten müssen. Wir werden dann imstande sein, auf einer aufgeschlagenen Weltkarte die Gebiete und ihre Probleme wie ein Buch zu lesen.

V. Kratzenberg.

Mercredi, le 28 crt. à 8 heures, le C. E. L. se réunira à la «Stuff» avec les perles de la jeunesse féminine de Luxembourg. Précisons: Le C. E. L. organise une petite

FÊTE CARNEVALESQUE

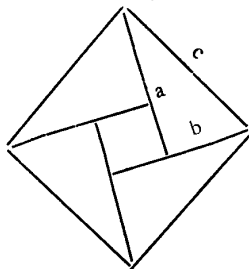
avec des amis du cours de danse de Madame Rausch. Nous prions nos membres d'y participer en grand nombre pour passer quelques heures agréables, éclairées par des sourires charmeurs et la grâce juvénile d'une danse ailée.

Pons Asinorum.

Avant de parler de ce célèbre théorème, disons quelques mots de Pythagore, dont il a l'honneur de porter le nom. Ce philosophe est né à Samos, au 6^e siècle av. J.-Chr. Il a longtemps séjourné en Egypte et en Babylonie, où il a probablement appris à connaître le théorème sur les côtés d'un triangle rectangle. Il est difficile à distinguer aujourd'hui combien des découvertes attribuées à Pythagore sont dues à ses prédécesseurs ou à ses disciples. Il en est de même avec le théorème qui est nommé presque partout d'après Pythagore. En France et en Allemagne on l'appelle aussi «le pont aux ânes», tandis qu'en Angleterre on désigne par «the asses' bridge» le théorème qui dit que dans un triangle isocèle les angles à la base sont égaux. Aujourd'hui on est d'accord que le théorème sur le triangle rectangle n'a pas été trouvé par Pythagore, mais on accepte généralement que c'est lui qui en a donné la première démonstration satisfaisante.

Le fait mathématique qui est exprimé dans le théorème de Pythagore se présente indépendamment chez les anciens peuples cultivés. Dans une ancienne oeuvre mathématique chinoise, le «Tscheou pei», on mentionne un triangle rectangle avec les côtés 3, 4, 5. Le mathématicien Cantor admet que les Egyptiens ont déjà connu l'égalité $3^2 + 4^2 = 5^2$ sous Amenemhat I., vers 2300 av. J.-Chr. D'après lui, les «tendeurs de cordes», les harpédanptes, construisaient des angles droits à l'aide de cordes partagées en 3 parties de 3, 4 et 5 unités de longueur. Mais l'hypothèse de Cantor n'est pas très bien fondée. Nous sommes un peu mieux renseignés sur les Babyloniens. Dans un texte qui appartient au temps de Hammurabi (vers 2000 av. J.-Chr.), il y a une méthode pour chercher approximativement la diagonale d'un rectangle. On peut bien supposer que l'auteur de ce texte eût une idée du théorème de Pythagore.

Chez les Hindous, ainsi que chez les Egyptiens et les Babyloniens, la Géométrie était intimement liée au culte. Dans les «Salvasâtras», oeuvres géométriques et théologiques du 5^e siècle avant J.-Ch., on trouve, dans une définition de l'angle droit un triangle avec les côtés 15, 36 et 39 ($15^2 + 36^2 = 39^2$). Il est donc vraisemblable que de ce temps le théorème sur le carré de l'hypothénuse était connu aux Indes. Dans une géométrie de Baskara (12^e siècle ap. J.-Ch.), il y a une démonstration très intéressante qu'on trouve déjà chez les Chinois vers 1000 av. J.-Ch. Il y a tout simplement cette figure avec le mot «Vois!»



Elle s'explique aisément, car le grand carré se compose de

4 triangles et d'un petit carré: $c^2 = 4 a b + (a-b)^2 = a^2 + b^2$.

Dans le développement ultérieur des mathématiques, les Hindous et les Chinois ne jouent plus de rôle. C'est seulement dans les temps modernes qu'on a reconnu les grandes connaissances mathématiques de ces peuples. Le chemin qui conduit de l'Antiquité au Moyen-Age passe par les Grecs et par les Arabes. Un énoncé en arabe, trouvé chez Annaicizi (vers 200 ap. J.-Ch.), fut traduit en latin par Gérard de Crémone. Voici cette traduction: Omnis trianguli orthogonii quadratum factum ex latere subtenso angulo recto equale est conjunctioni duorum quadratorum, que fiunt ex duobus lateribus, que continent angulum rectum.

Au Moyen-Age, le théorème de Pythagore, le «magister matheseos», était regardé comme limite des connaissances mathématiques moyennes. Sa figure typique était souvent employée comme symbole des mathématiques et même aujourd'hui on la voit encore souvent dans les insignes des mathématiciens.

Léon Kremer.

Das junge Deutschland im Film.

Reifende Jugend. — Der Film gestattet uns einen Blick in das Treiben einer kleinstädtischen Oberprima, in die eine Mädchengruppe Aufregung und Kampf bringt. Schüler und Lehrer bewerben sich um dasselbe Mädchen. Der Schüler trägt den grössten, den wahren Sieg davon, denn er verzichtet auf das Mädchen. Er hat seine Reife bewiesen.

Das Werk ist besonders interessant durch die nationalsozialistischen Ideen, die an verschiedenen Stellen krass hervortreten. So eingangs in der unmotivierten Schilderung der Flucht vor dem Feinde im Weltkrieg, woran sich eine kaum verhüllte Verherrlichung des Völkermordens schliesst. Im Examen dreht sich die ganze Geschichtsprüfung um die Einigung Deutschlands. Dadurch soll die Bedeutung Hitlers, der dieses Streben verwirklichte, hervorgestrichen werden.

Am aufschlussreichsten ist zweifellos die Rede des Direktors. In flammenden Worten verherrlicht er das Führerprinzip. Nicht Wissen ist Macht, nein, Charakter und Tatkraft geben Macht. Nur der ist würdig, ein Examen zu bestehen und als Lenker des Volkes hinauszuziehen, wer sich stark gezeigt hat im Kampfe des Lebens. Nach diesen politischen Auslassungen bricht der Film kurz ab, ohne einen befriedigenden, lösenden Schluss.

Uve Karsten, der Heideschulmeister.

Auch dieser Film ist auf dem neuen deutschen Zeitgeist aufgebaut. Wie ein Leitmotiv durchzieht ihn die Liebe zur Scholle und zur Schönheit der Natur. Sie est es, die den jungen begabten Heideschulmeister verzichten lässt auf ein Stadtmädchen, zu dem er eine unausgesprochene, glühende Liebe hegt. Sie ist es auch, die ihn zur Absage eines Professorensitzes an der Universität treibt. Und nicht zuletzt scheint es die Heide zu sein, die das Mädchen eine Reihe unglücklicher Erlebnisse durchmachen lässt, um es dann nach der Ernüchterung durch die Stadtmenschen wieder mütterlich in ihren Schoss aufzunehmen. Für Uve ist das eine Belohnung von seiner Heide, der er doch so treu geblieben ist. Aus dieser Fügung schöpft er neue Kraft zur Fortsetzung seiner historischen Forschungen in der Heide. Hier haben wir nun Gelegenheit, ein prächtiges Stück Deutschland zu bewundern: Die Lüneburger Heide mit deutschen Bauern, mit deutschen Pferden am Pfluge, mit deutschen Gänsen, die auf deutschen Tümpeln schwimmen....

Die Ausgrabungen werden fortgesetzt, natürlich durch Arbeitsfreiwillige. Dies erhellt deutlich aus einer kleinen Episode: Bei der Arbeit ereignet sich ein Unglück. Ein Arbeiter bemüht sich um den Verwundeten. «Du», fragt man, «wird er's überleben, du hast ja Medezin studiert?»

Der Erfolg bleibt nicht aus. Uve K. entdeckt ein Hünengrab. Bei der aus diesem Anlass stattfindenden Feier bringt der Regisseur alle Volkstypen auf einem effektvollen Bilde zusammen: Den Heideschulmeister, vereint mit dem Stadtmädchen aus bürgerlichem Kreise, den protestantischen Pfarrer, die Schulkinder (Deutschlands Hoffnung), die Arbeiter, alle sich der Würde des Augenblicks bewusst: Dieser Tag übergibt dem ewigen Deutschland wieder ein Denkmal seiner heroischen Vergangenheit!

René Clair

le grand régisseur, vient d'exiger une «censure contre la bêtise». Chez nous il faudrait plutôt une censure contre la bêtise de la propagande. Les médiocrités prétentieuses sont annoncées avec un fatras abrutissant, tandis que les perles du film sont à peine signalées. Pourquoi aucun journal luxembourgeois ne publie-t-il des articles de critiques proéminents, nous renseignant ainsi à l'avance sur les films dignes d'intérêt?

Nos Causeries.

Le cycle de nos conférences fut ouvert par notre sympathique président Elmar Leick. Avec sa bonhomie particulière il évoqua le virtuose du «humour» allemand Wilhelm Busch. Il réussit à nous révéler un Busch profond et penseur que nous ignorions jusqu'alors.

Une autre conférence digne d'intérêt fut celle de Willy Faber, qui nous parla de Max Liebermann, initiateur de la peinture impressionniste. Une seconde conférence de C. Lamboray sur la peinture hollandaise dénote l'intérêt qu'on témoigne pour cet art si délaissé dans nos écoles. Pour confirmer ce courant, notre camarade Georges Kipgen nous annonce une conférence sur G. Segantini.

Nous recommandons aux étudiants ces conférences qui ont lieu au siège social, «Café Jentgen», Place d'Armes.

Le prochain numéro

qui paraîtra en mai, sera consacré entièrement aux problèmes et aux préoccupations qui tourmentent la jeunesse estudiantine. Nous voulons recueillir des renseignements sur les activités, les dispositions, les ambitions et les exigences des étudiants luxembourgeois. Nous serions donc reconnaissants à nos lecteurs et lectrices s'ils voulaient bien nous faire parvenir leurs vues sur ce sujet. — Adresser la correspondance au camarade C. Lamboray, 81 Boul. Extérieur.

Beim

PAPA NOSBUSCH

CAFÉ DU THÉÂTRE

fend e'n emmer

senger Fren a' Komeroden.

Tabacs

Cigares

Cigarettes

Spécialité: PIPES

M^{son} SCHUSTER, Luxembourg

-- rue Philippe coin Grand'rue --

Dernières nouveautés en photos de Filmstars

Souvenirs-Maroquinerie-Cartes-vues.

Kaufet bei den Inserenten unseres Blattes!

Etudiants!

Aussi à l'avenir
Notre imprimeur sera

L'Imprimerie Joseph Belfort

18, rue de la Poste (Place d'Armes)



Der STUDENT

nimmt seine HEMDEN und KRAVATTEN bei

**Francis POHL, Spezialsporthaus,
LUXEMBURG**

Café Nic. Jentgen

Place d'Armes, 4 LUXEMBOURG



SIÈGE SOCIAL :

C. E. L.
F. L. A.
R. C. L.
V. S. D. L.
F. C. L.



En dégustation :

Les célèbres

BIÈRES MOUSEL

réputées par leur finesse et leur digestibilité.